

Cahiers Voltaire



21

Ce document numérique tient lieu de tiré-à-part.

Il peut être communiqué dans son intégralité, sous la responsabilité de l'auteur ou des auteurs du texte, à des chercheurs ou autres personnes intéressées, pour leur propre usage et sur une base privée.

**Il ne peut être mis en ligne,
rediffusé ou commercialisé,
sous forme numérique ou autre.**

Date de création : 23 septembre 2022

CAHIERS VOLTAIRE

21



Cahiers Voltaire

Revue annuelle de la

SOCIÉTÉ VOLTAIRE

21

Ferney-Voltaire

2022

Les *Cahiers Voltaire* sont publiés par le
Centre international d'étude du XVIII^e siècle
pour la Société Voltaire, Château de Voltaire,
F-01210 Ferney-Voltaire

La préparation de ce numéro a été facilitée par
les services de la Bibliothèque de Genève
et de son Institut et Musée Voltaire

© Société Voltaire et Centre international d'étude du XVIII^e siècle 2022

Diffusé par Amalivre, 62 avenue de Suffren, F-75015 Paris,
pour le Centre international d'étude du XVIII^e siècle,
26 Grand'rue, F-01210 Ferney-Voltaire

ISBN papier 978-2-84559-327-5

PDF 978-2-84559-664-1

ISSN 1637-4096

Imprimé en France

Si Henri 4 avoit eu un premier ministre
tel que le cardinal de Rebelieu il eust
perdu.

Si Louis 13 n'avoit pas eu le cardinal de
Rebelieu il eust detroné

peut Leopold en 1693 déclara la guerre de Louis
14 le cruepe allemand, appuyé du grand
autel n^o 3 que estoit en faveur des hollandais
heretiques.

Actualités

Johnni quatre apres ses victoires son
abjuration et son couronnement, fit
eriger une croix dans rome avec cette
inscription in hoc signo vinces
mais l'arbre de la croix est une piece
de canon

Les premiers rois de France s'intitulaient
vostre excellence vir excellentissimus
Le roy philippe le hardy envoya consulter
une bequene de flandres n^o Savoy si elle
voeu

on criait a la mort de Louis 12 le bon roy
pere du peuple est mort

Page précédente : Notes de Voltaire sur l'histoire, voir ci-contre.

Comptes rendus

Cette rubrique est coordonnée par Alain Sandrier. Pour proposer un ouvrage pour compte rendu, merci de le contacter au 47 boulevard Mortier, F-75020 Paris (comptesrendus@societe-voltaire.org). Les ouvrages non sollicités lui seront envoyés à la même adresse, sans dédicace personnelle. Les opinions exprimées sont celles de leurs auteurs.

Voltaire, D'Alembert, Condorcet, *Correspondance secrète*, édition, préface et notes de Linda Gil, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages poche. Petite bibliothèque », 2021, 331 p.

Alain Sager, *Dictionnaire Voltaire*, Paris, Ellipses édition, 2021, 296 p.

On a souhaité rassembler dans la même recension deux publications qui ne relèvent pourtant pas du même type d'ouvrage, avec d'un côté un dictionnaire et de l'autre une anthologie épistolaire. Mais voici deux livres qui ont pour ambition commune de vulgariser Voltaire, de le rendre plus accessible, et d'en livrer une facette originale ou négligée. On ne s'en étonnera pas outre mesure pour des entreprises provenant de deux membres activement impliqués dans la vie de la Société Voltaire. De manière délibérée, on ne se situe pas ici dans l'entreprise académique ou savante – il ne s'agit ni d'un dictionnaire de référence d'un côté, ni d'une édition critique de l'autre (aucun, d'ailleurs ne contient d'index, même si le dictionnaire comporte une bibliographie succincte, p. 289-295) – mais on entend dans les deux cas montrer une œuvre vivante et actuelle, avec le souci d'un partage facilité, ce qui n'empêche pas une exigence de bon aloi dans la présentation (avec un protocole précis de citations dans le dictionnaire et un choix d'établissement et de traitement du texte des lettres dans la correspondance).

Le *Dictionnaire Voltaire*, qui s'inscrit dans une série de dictionnaires parascolaires consacrés aux grandes figures de la pensée, ne prétend pas rivaliser avec les importants dictionnaires de référence sur Voltaire dont l'auteur rappelle l'existence, mais il entend manifestement permettre, pour reprendre un autre titre d'un précédent ouvrage de l'auteur chez le même éditeur, d'*Apprendre à philosopher avec Voltaire* (2012, voir le compte rendu dans *CV* 12, 2013, p. 344-345). Ce ne sera pas, néanmoins, cette fois, en suivant un ordre généalogique ou thématique, mais en s'en remettant à l'arbitraire de l'ordre alphabétique, selon 67 articles qui débutent avec «Alphabet» et «Âme» et s'achèvent, non sans à-propos, sur «Vie et mort». On distinguera d'ailleurs la présence de quelques autres couples antithétiques ou complémentaires suggestifs («Bien et mal», «Corps et esprit», «Hérésie et blasphème») ainsi que de plusieurs noms de penseurs («Cicéron», «Confucius», «Descartes», «Du Châtelet», «Locke», «Marc-Aurèle», «Newton», «Rousseau»), le reste, soit l'écrasante majorité des entrées, parcourant la pensée de Voltaire à travers des notions qui dessinent les principaux enjeux tour à tour politiques, métaphysiques, religieux et sociaux de l'œuvre. La concision est de rigueur avec, en moyenne, trois pages par notion, dont certaines esquissent un itinéraire plus continu à travers un jeu de renvois, assez peu systématique cependant, voire lacunaire. Les deux articles les plus courts («Newton», «Passions») se succèdent et n'excèdent pas la page, tandis qu'une dizaine d'entrées environ («Alphabet», «Âme», «Amour», «Bien et mal», «Bonheur», «Cultiver notre jardin», «Femme», «Ironie», «Philosophe», «Rousseau», «Tolérance») dépassent les cinq pages, le plus long («Cultiver notre jardin») atteignant dix pages grâce au renfort d'un «Florilège», le seul du recueil, occupant la moitié de l'article et en constituant la quatrième et dernière section.

Les sections sont au moins au nombre de deux, voire de trois. La première, la plus courte, consiste en une citation de quelques lignes tirée de la correspondance de Voltaire. C'est elle qui justifie d'emblée la présence des 93 « notices biographiques » rassemblées en fin d'ouvrage (p. 255-287) permettant d'identifier presque tous les destinataires des lettres citées, que ce soit dans la première ou dans la seconde section. La deuxième section constitue le cœur du propos : il s'agit d'un parcours argumenté de la notion recourant autant que faire se peut à d'abondantes citations choisies avec pertinence. Pour une pensée aussi mobile que celle de Voltaire, dans laquelle on ne peut négliger la situation d'énonciation ni la démarche dialectique, cette seconde section appelle, dans une majorité d'entrées, une troisième, comme un rebond ou un prolongement, dévolue aux aspects plus difficiles ou complexes de la réflexion voltairienne. C'est là que sont consignées ses hésitations ou ses incertitudes, voire ses dualités, car l'auteur rappelle à juste titre en introduction combien la pensée chez Voltaire est action, et une action qui se présente souvent comme une réaction. Cela explique qu'elle ait pu donner lieu à des interprétations contestables ou caricaturales, en négligeant les mouvements d'une pensée qui ne sait que trop que la réalité peut être ambivalente : cela se vérifie en particulier sur les grandes questions métaphysiques ou sociales, qui sont les plus en prise avec les enjeux contemporains (voir par exemple « Démocratie », « Égalité », « Esclavage » ou « Femme »). L'auteur ne peut s'attarder sur tous les points délicats et renvoie utilement au besoin aux développements de la rubrique « C'est qui Voltaire ? », auxquels il a par ailleurs contribué, sur le site de la Société Voltaire. L'ensemble dessine un parcours informé mais nullement aseptisé de la pensée de Voltaire, exposée dans ses lignes de force principales, avec modestie et générosité en donnant à lire Voltaire plus encore qu'à le commenter. Il ne s'agit nullement de prétendre donner un condensé de la pensée de Voltaire, mais, de manière plus essentielle, de mettre sur la voie d'une exploration de la richesse de pensée de Voltaire, en laissant chacun libre de poursuivre l'enquête. Par quoi la forme du dictionnaire, si prisée par Voltaire, se révèle un atout : comme l'auteur le dit très bien en introduction – et c'est pour nous le mot de la fin – « Il existe aux yeux de Voltaire un sens proprement philosophique de l'ordre alphabétique. [...] la raison peut et doit se présenter sous une forme discontinue, constitutive d'une sorte de réseau. Le lecteur est libre d'y circuler à sa guise, en établissant lui-même les liens ou les renvois qu'il juge nécessaires. Cette liberté laissée au lecteur est essentielle pour Voltaire. La forme alphabétique et fragmentaire aboutit à une totalité ouverte, qui ne laisse pas de place à la pensée linéaire figée, et donc au dogme borné » (p. 17-18).

Le titre de *Correspondance secrète* sous lequel l'éditrice présente une partie de la correspondance entre Condorcet, Voltaire et D'Alembert risque de fourvoyer. Sont retenues, avec quelques coupes internes visibles, 150 des 250 lettres connues du trio, qui, à l'instigation de Voltaire, usait de noms de code en référence à la fable de La Fontaine, « Le singe et le chat » (donnée p. 287-288), autrement dits Bertrand et Raton. C'est Voltaire qui se désigne donc comme le Raton se brûlant souvent les pattes pour le bénéfice de Bertrand, le même nom s'appliquant indifféremment à ses deux académiciens mathématiciens préférés, D'Alembert, l'aîné, et son disciple, Condorcet, « tous deux les vrais secrétaires d'État dans le royaume de la pensée » (p. 119), comme il les qualifie avec esprit. Le trio s'est retrouvé à Ferney pendant une quinzaine de jours à l'automne 1770, et représente, comme le dit justement l'éditrice dans une brève introduction, « les trois générations des Lumières : Voltaire a 76 ans, D'Alembert en a 53, Condorcet 27 » (p. 18). La correspondance durera jusqu'à la mort de Voltaire et constitue incontestablement un massif qui méritait d'être isolé au sein de l'immense correspondance de Voltaire : l'éditrice rappelle à juste titre que c'est la première fois que cet ensemble est édité (partiellement) en tant que tel, après les quelques correspondances de prestige isolées par l'édition Kehl, et les plus rares initiatives récentes de correspondance choisie centrée sur un destinataire (on peut penser, par exemple, à celle avec Mme Bentinck proposée en 2003 par J. Cormier et F. Deloffre).

Il paraît douteux que ce jeu avec les noms de code, dont Voltaire est si coutumier, et qu'il poursuit ici en continu à satiété jusqu'à sa mort, soit autre chose qu'un jeu littéraire ou une marque de connivence. Il est difficile de le hisser au statut d'indice d'une culture du « secret » à laquelle le titre semble renvoyer de manière un peu forcée : qu'il y ait besoin de discrétion, voire de confidentialité, Voltaire en est plus que conscient, et il y est aussi habitué que préparé pour les considérations habituellement « philosophiques » qui émaillent ses échanges avec ses amis académiciens, mais on ne peut assimiler ce commerce à une entreprise clandestine qui devrait impérativement se cacher. Assurément, les lettres retenues montrent les précautions prises pour que l'échange soit le moins perturbé, dans son examen sans complexe ni préjugé de la situation culturelle et politique française, par des indiscretions dommageables, en passant notamment par des intermédiaires fiables, dont le moindre n'est pas Turgot, au moment de son accession au ministère, mais elles savent ne pouvoir complètement échapper à toute inquisition ou espionnage, qui est un trait récurrent de la poste d'Ancien Régime : au reste, l'échange sera bel et bien parasité, mais sans conséquence fâcheuse, par Marin, le censeur, en qui Voltaire avait un peu trop pris confiance et qui s'est avéré un espion, vite déjoué (voir lettre 60 du 25 février 1774, p. 128).

Mais l'essentiel est sans doute ailleurs : cette correspondance entre penseurs de haut vol livre une chronique d'exception de la décennie 1770, la dernière de l'activité toujours aussi débordante de Voltaire. Le lecteur voit défiler les affaires du temps où la culture n'est jamais loin de la politique : les questions de la refonte des Parlements, de la place du clergé et de la libéralisation du commerce du blé voisinent avec les suites de l'exécution du chevalier de La Barre, avec la défense du jeune d'Étalonde, ou encore avec les aléas de la vie académique, la pétulance de Beaumarchais et les appréciations contradictoires sur le duc de Richelieu ou sur Mme Du Deffand. On apprécie surtout, à mesure que les années avancent, ce passage de relais entre le vieux patriarche, combattif mais sentant sa fin approcher, et le jeune scientifique, qui se frotte aux pesanteurs de son temps avec une énergie réformatrice digne de son aîné : si la convergence d'ensemble est indéniable, les marques de divergence ne manquent pas. Ils anticipent même certains points d'achoppement du futur éditeur de Voltaire, qui est pour l'instant l'éditeur de Pascal, forçant d'ailleurs Voltaire à amender son jugement sur celui qui fut la cible privilégiée de ses *Lettres philosophiques*. Même dissonance sur la figure de Fénelon, réhabilitée par Condorcet quand Voltaire se montre peu amène, tandis que, à l'inverse, de manière révélatrice, le jeune mathématicien partage la même réticence que le vieil académicien envers l'esthétique théâtrale de Shakespeare. L'annotation critique fournit avec économie les références nécessaires pour que le lecteur peu familier des événements du temps puisse décrypter ce jeu d'allusions constant que pratiquent les épistoliers entre eux. L'ensemble se lit avec ce plaisir si particulier d'entrer par effraction dans ce que la vie intellectuelle peut réserver de plus précieux : l'élaboration d'une véritable amitié philosophique.

Alain Sandrier

Correspondance de Destouches avec Madame de Graffigny, 53 lettres de Destouches à Madame de Graffigny avec une lettre qu'il a adressée à Jeanne Quinault, une lettre que Madame de Graffigny lui a expédiée, une lettre de son fils à Madame de Graffigny et un extrait de sa pièce Le Sous-gouverneur, édition critique par David Smith, avec la collaboration de Marie-Thérèse Inguenaud, Paris, Société française d'étude du dix-huitième siècle, 2020, 202 p.

Les amateurs de correspondance connaissent les travaux de Marie-Thérèse Inguenaud et la passion de découvreur de David Smith. L'édition de la *Correspondance* de Mme de Graffigny (Voltaire Foundation) a bénéficié des compétences de ces deux chercheurs qu'ils portent, à l'occasion de cette

édition, au bénéfice du dramaturge Philippe Néricault-Destouches. De conserve, M.-T. Inguenaud et D. Smith avaient mis au jour dans la *RHLF* (2021/3, p. 627-652), un ensemble de vingt-cinq lettres, et reproduit à cette occasion dix-sept lettres inédites de Destouches, adressées à la romancière, entre décembre 1750 et juillet 1754, date du décès du dramaturge. La présente édition, constituée de cinquante lettres de Destouches (s'y ajoutent une du fils Destouches à Mme de Graffigny, une autre de celle-ci à Destouches, une troisième enfin de Destouches adressée à Mlle Quinault), double donc le corpus déjà édité. Toutes les lettres de Destouches sont en outre intégralement transcrites quand des coupes avaient été effectuées pour la publication en revue. Elles ont fait l'objet d'un enrichissement de l'appareil de notes. Les choix typographiques et la mise en page se conforment à ceux employés pour les correspondances de grands épistoliers comme Rousseau ou Voltaire : la lettre est donnée dans son orthographe originale (adaptée lorsque c'est nécessaire, selon la méthode retenue pour la *Correspondance* de Mme de Graffigny), l'appareil critique (Manuscrit, Texte, Notes explicatives) se déroule sur deux colonnes à la suite du morceau épistolaire. Huit pages liminaires font office d'introduction en présentant la matière de ces lettres. Un index, établi par nom (éventuellement adossé à une ou plusieurs œuvres), offre à qui le souhaiterait une circulation ciblée dans les cinquante-trois lettres de cette correspondance.

Voici le lecteur paré pour partager au fil des pages la rubrique mensuelle ou bi-mensuelle de Destouches à son illustre correspondante, qu'il n'a de cesse de congratuler, de remercier (car il lui est redevable de nombreux livres qu'elle lui fait parvenir), d'embrasser même, car leur familiarité va jusque-là. Il l'informe de sa vie familiale et domestique, à Fortoiseau, près de Melun, où il vit retiré avec femme et enfants (un fils mousquetaire âgé de 28 ans en 1754, une fille qu'il marie à 18 ans cette même année) et où il gère son domaine. Voici un autre Voltaire en propriétaire terrien qui laisse penser que les deux dramaturges se sont manqués. L'impression pourrait s'accroître lorsque Destouches informe sa correspondante de sa santé, s'inquiète de celle de la destinataire, parle remèdes et maladies (un épisode de vérole, des rhumes, des saignées...); mais l'on sait combien ce thème est topique dans les correspondances familières. Mieux, c'est le quotidien, ponctué de lectures partagées en famille (*Pamela* et bien d'autres romans, surtout ceux de l'abbé Prévost, sont suivis avec passion par la fille de Destouches, lui dont les goûts inversement se portent davantage vers les *Lettres de Mme de Maintenon* ou le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire); c'est la vie quotidienne, avec son lot de promenades, de démarches diverses, liées à la terre à exploiter, aux courriers et paquets à expédier, à sa fille que Destouches marie l'année de son décès. L'épistolier consigne des détails sur le coût des lettres, sur les délais du port, sur les livres qu'il conserve, ceux qu'il prête ou emprunte, les brochures qu'il jette, les droits qu'il entend conserver sur la représentation de ses comédies. En effet, Destouches, que l'on réduit aujourd'hui au *Glorieux* (1732) et qui dans ces quatre années de correspondance est au terme de sa carrière et de sa vie, a connu avant sa retraite des succès théâtraux qui le taraudent toujours : « un auteur est une vraie coquette », écrit-il avec lucidité ([8 avril 1753], p. 122). Il questionne avec insistance sa correspondante sur la réception des quelques rares pièces de son cru qui sont encore jouées; il l'informe de ses démêlés avec les comédiens, des niches qu'ils lui ont faites; il incrimine La Noue auquel il reconnaît cependant de vrais talents d'acteur. Il se passionne pour la vie théâtrale parisienne, scène sur laquelle il aimerait encore jouer un rôle (« ce diable de théâtre m'intéresse toujours », lit-on à la date restituée du 22 juin 1753, p. 128). Voltaire l'occupe plus que d'autres rivaux : ses aventures prussiennes, la représentation de *Mahomet* (lettre du 3 octobre 1751), les protestations de Mme Denis contre le folliculaire Fréron sont la source de commentaires souvent moqueurs. Enfin, Destouches entretient régulièrement Mme de Graffigny de celle-ci, c'est-à-dire des pièces qu'elle compose pour la cour de Vienne, de son déménagement, de sa santé, de ses largesses, de leur amie commune (l'ancienne comédienne Mlle Quinault),

du plaisir qu'il aurait à converser de vive voix avec la « femme d'esprit » (p. 51) qui lui fait l'honneur de son amitié.

Le lecteur a l'impression de découvrir Destouches au fil de ces lettres, l'homme et l'auteur en quelque sorte, Destouches par lui-même. L'épistolier manie la plume avec ce naturel si souvent loué chez son modèle, Mme de Sévigné. Le détail de son quotidien est narré sans lourdeur, ponctué là d'une maxime, ici d'une notation plus prosaïque, là d'une discrète référence classique. L'homme de goût, qui parfois s'échappe du bon ton (était-ce la démence ? s'interrogent les éditeurs), offre au fil de ce recueil un beau manuel d'art épistolaire mais aussi un XVIII^e siècle au quotidien, qui documente les usages de la communication par lettre, les pratiques de lecture, l'histoire du livre (de la copie manuscrite à l'imprimé), mais aussi plus de trois années de vie littéraire parisienne, en particulier théâtrale. Ce volume rejoindra, on l'aura compris, la bibliothèque des correspondances du XVIII^e siècle, le bonhomme Destouches nous régaland des échos de sa chronique domestique, de ses saillies contre la société littéraire parisienne, de ses talents épistolaires enfin.

Stéphanie Géhanne Gavoty

Thibaut Dauphin, *Le Comparatisme dans l'œuvre politique de Voltaire*, Paris, L'Harmattan, coll. « Pensée politique », 2021, 493 p.

Cet ouvrage est issu de la thèse soutenue par l'auteur le 9 décembre 2020, sous la direction de Patrick Troude-Chastenet (Université de Bordeaux). On signalera pour mémoire l'article que Thibaut Dauphin a donné aux *Cahiers Voltaire* : « L'officiel et l'homme de paille : les "deux Voltaire" de la société française face au retour du fait religieux » (*CV* 17, 2018, p. 35-45).

Dans l'introduction du présent livre, l'auteur expose sa méthode (p. 22-31). Elle tient en trois principes : « neutralité axiologique, école de Cambridge appliquée à l'histoire des idées politiques, et historicité de la méthode comparative » (p. 30). Pour bien appréhender les positions défendues par l'auteur, il nous paraît nécessaire de rappeler brièvement en quoi consiste l'École de Cambridge qu'il prend pour guide principal. Nous suivrons en grande partie l'article consacré à ce courant historiographique par Julien Vincent, auquel Thibaut Dauphin se réfère explicitement dans une note (p. 23) : « Concepts et contextes de l'histoire intellectuelle britannique : l'"École de Cambridge" à l'épreuve », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2003/2, p. 187-207 (consultable en ligne). Développée dans les années 1960 par les philosophes-historiens John Pocock et Quentin Skinner, cette école s'oppose à la fois aux interprétations marxistes des textes, à leur reconstruction téléologique ou anachronique, aussi bien qu'à leur lecture idéaliste ou purement abstraite. Lire correctement un texte politique du passé, c'est avant tout le replacer dans le type de discours ou de langage qui permet de le formuler à son époque. Ainsi serait redéfinie la relation entre histoire et philosophie politique. Mais en quoi cette méthode apparaît-elle réellement originale et novatrice ? On peut la rapprocher de l'œuvre d'un Lucien Febvre, étudiant Rabelais en 1942, au prisme du problème de l'incroyance au XVI^e siècle. Ou, plus proche de nous, des apports de Pierre Bourdieu, concernant les « champs intellectuels ». En réalité, le *contextualism* consiste d'abord dans l'accent mis par Pocock sur l'étude des « discours » et des modèles qui président à leur énonciation. On considère qu'il s'agit de l'innovation la plus caractéristique de l'École de Cambridge. De son côté, Skinner insiste sur la notion d'« intention » et de « langage normatif », comme en témoigne par exemple son *Machiavel* (traduction française, Seuil, 1989). L'œuvre du grand Florentin est replacée dans les conventions littéraires de l'Italie de la Renaissance, ce qui permet de reconstruire à la fois les « intentions » et la volonté d'agir de l'auteur, ce que l'étude exclusive des textes ne peut suffire à révéler. Enfin, l'École de Cambridge s'attache aux dimensions jugées essentielles pour expliquer la pensée politique moderne : l'humanisme civique et la jurisprudence civile.

Ces deux aspects irriguent la recherche de Thibaut Dauphin, concernant la pensée politique de Voltaire. L'exposé liminaire de ses thèses fondamentales en découle dès l'introduction de son ouvrage. À la lumière de Condillac, l'auteur avance que Voltaire conditionne son « système » politique à « un empirisme exigeant » (p. 35). Voltaire a pensé et construit « une science politique » qui s'exerce à un double niveau : celui de principes généraux articulés à des fins rationnelles, puis celui d'une mise en œuvre concrète de ces principes dans le développement historique. Aux yeux de Thibaut Dauphin, notre philosophe apparaît comme « un comparatiste oublié, mais[,] peut-être plus important encore, un théoricien de la science politique moderne » (p. 38).

Dans une première partie, l'auteur examine l'*esprit* de l'œuvre voltairienne. La connaissance objective est inséparable chez Voltaire d'une philosophie de l'action, ce que défend l'École de Cambridge, et que le Patriarche illustre évidemment à merveille (p. 47-91). Sa pensée se caractérise par sa méthode comparative rationnelle et universelle. Sous un éclairage laïque, l'examen historique du devenir de l'humanité rompt avec les préjugés, les limitations et les lacunes propres à l'Église et à l'histoire officielle (p. 93-151). Mais l'application de la méthode voltairienne rencontre ses propres limites. L'obsession antichrétienne de Voltaire corrompt souvent ses interprétations et ses conclusions, comme en témoignent son « racialisme » et son « antijudaïsme » (p. 153-198). Il existe enfin un paradoxe majeur de la pensée voltairienne. Elle se partage entre un idéalisme historique d'une part, et d'autre part un attachement indéfectible à la raison, au scepticisme et aux principes de la science (p. 199-245). En conclusion, on peut considérer que, même si elle demeure un idéal, la philosophie de l'histoire voltairienne « contient en elle-même la certitude que l'humanité partage un destin commun attaché au métronome de la raison qui, tantôt combattue, tantôt encouragée, rythme presque cycliquement le récit de toutes les nations » (p. 439 et *supra*, p. 243).

Dans une seconde partie, l'auteur s'attache au *corps* de l'œuvre voltairienne. Au titre du comparatisme, l'*Essai sur les mœurs* et les *Lettres philosophiques* offrent évidemment un terrain privilégié. Sur cette base, on pourra présenter la contribution de Voltaire aux principes du « bon gouvernement ». En matière de législation, le philosophe se révèle comme un éminent avocat du jusnaturalisme et du légalisme, fondements de son système juridique (p. 249-302). La place de la religion dans le système appelle des distinctions et des nuances entre religion naturelle, religion civile et religion d'État. Un schéma en résume la teneur (p. 344). Le comparatisme historique permet à Voltaire de déterminer la suprématie du politique sur le religieux. Mais si la religion naturelle constitue une utopie philosophique essentielle, la religion civile pourrait apparaître comme une nécessité sociale (p. 303-345).

Intéressé au premier chef par la *res publica*, Voltaire donne toute sa place au peuple, tout en insistant sur le rôle des grands hommes dans l'histoire. Son comparatisme le pousse à accorder toute son importance aux rapports entretenus par les nations avec leurs institutions, l'esprit et les mœurs qui les caractérisent en propre (p. 347-393). Il est temps pour Thibaut Dauphin d'examiner (p. 395-436) la manière dont la théorie politique a façonné chez Voltaire la question du système politique, souvent identifié par la postérité à un despotisme ou un absolutisme éclairé. En réalité, Voltaire est porteur d'un « libéralisme politique », caractérisé par « un exécutif fort pour accomplir le meilleur, un parlement fort pour empêcher le pire » (p. 424). Au vu de l'éloge dans *La Henriade* des institutions anglaises, l'auteur voit même en Voltaire le véritable créateur de la « balance des pouvoirs », développée par Montesquieu vingt-cinq ans après la parution de l'épopée (p. 430). En conclusion (voir schéma, p. 436), on peut considérer le système politique voltairien comme « un monarchisme éclairé ».

On constate que chez Thibaut Dauphin, les principes de l'École de Cambridge sont généralement respectés : les « intentions » et les énoncés de l'œuvre voltairienne sont replacés en général dans l'appareil discursif du XVIII^e siècle. Mais paradoxalement, les textes voltairiens, convoqués dans un éventail assez réduit d'œuvres, sont engloutis sous l'abondance des références aux articles et ouvrages

critiques, d'hier à aujourd'hui, dont l'éclectisme dérouté un peu le lecteur. Il est vrai que, pour l'auteur d'une thèse universitaire, le renvoi et la révérence due aux auteurs canoniques font figure d'exigence incontournable.

On n'épiloguera pas sur la question de savoir s'il existe une véritable « philosophie de l'histoire » voltairienne (p. 201 et suivantes), et plus encore une « science politique » systématique constituée, que l'auteur défend en employant dans chaque cas, les critères qui sont les siens. Mais, dans une entreprise qui se donne pour but de restaurer une image authentique de Voltaire, on s'étonnera de voir reparaître certains clichés usés jusqu'à la corde. Ainsi de Voltaire « vulgarisateur » (p. 50), qui « s'estime mieux passeur que pionnier » (p. 85), lors même que l'auteur s'emploie à le montrer comme un précurseur méconnu en science politique.

Thibaut Dauphin souligne « la difficulté, pour un jeune chercheur en particulier, d'accéder de façon quotidienne et prolongée aux œuvres complètes de Voltaire ». Il relève que chaque tome de la récente édition de la Voltaire Foundation « est proposé à un prix prohibitif » (p. 17), tout en saluant la parution des *Questions sur l'Encyclopédie* chez Robert Laffont, à l'initiative des éditeurs d'Oxford. Un examen plus attentif de ce dernier ouvrage aurait permis à Thibaut Dauphin d'attribuer aux *Questions sur l'Encyclopédie*, et non pas au *Dictionnaire philosophique* les articles « Gouvernement » et « Démocratie » (voir la note, page 13, dans l'ouvrage de l'auteur, et dans le cas de « Démocratie », restitution de la bonne référence : p. 374). Dans la note 5 de la page 191, l'opuscule *Des juifs*, paru dans les *Mélanges* de l'édition Cramer des *Œuvres complètes* en 1756 (*OC*, t. 45B, p. 79-138), est indûment attribué sous le titre « Juifs » au *Dictionnaire philosophique*. Comme on l'aura compris, ces errements proviennent d'une pratique de l'édition Moland des œuvres complètes de Voltaire, quelquefois trop vite survolée, et qui figure ici en référence privilégiée. On n'échappe pas toujours au jargon : ainsi de « l'altérité comme source de gratification civilisationnelle » (p. 97). Il existe aussi des raccourcis péremptoirs. L'École de Cambridge ne rejette-t-elle pas les anachronismes dans la lecture des textes ? Pourtant on peut lire (p. 113) que certains auteurs « s'opposent à la conception cartésienne du sujet ». Mais on cherchera en vain la notion de « sujet » en tant que telle chez Descartes.

Ce sont des vétilles. On sera plus sévère quant au traitement réducteur de la notion d'« infâme ». Thibaut Dauphin en fait quasiment chez Voltaire un trait obsessionnel, étroitement fixé sur son hostilité déclarée, son « engagement furieux » (p. 171) contre le christianisme. S'agissant de l'infâme, « tous les chemins de la comparaison » avec les autres civilisations, « mènent à Rome » (p. 438). « Rien n'est dit, ou presque, sur les persécutions et les horreurs commises par tant de peuples et documentées par l'histoire de son temps » (p. 170). Pourtant, on lit dans les *Nouveaux Mélanges* de 1765 (« Des arrêts de mort ») : « ce qu'on appelle la justice est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreur et de folie chez les hommes, comme des temps de peste ; et cette contagion a fait le tour de la terre » (*OC*, t. 60A, p. 393). Le mal est donc universel, et clairement distingué comme tel par le philosophe. Certes, l'extension des significations du vocable « infâme » ne se révèle pleinement que dans la postérité voltairienne (voir André Magnan, « Penser l'infâme », *CV* 13, 2014, p. 8-50). Mais en parcourant la fréquence du mot dans l'œuvre, on peut déjà repérer un très vaste champ d'application. Globalement, l'infâme désigne chez Voltaire les pulsions et les comportements barbares qui défient l'état civilisé : l'homicide, l'intolérance, le fanatisme, la calomnie, la délation, l'imposture, l'injustice, la méchanceté et la cruauté. Mais aussi la bassesse, la fausseté, la perfidie, la trahison, et l'avarice. Au-delà des « chemins qui mènent à Rome », on trouve sous le vocable « infâme » tout le continent noir de la nature humaine.

La pensée politique de Voltaire tourne autour de ce conflit ancestral entre barbarie et civilisation, qu'il vit comme un véritable tourment. Notre philosophe apparaît au contraire chez Thibaut Dauphin comme un paisible homme de cabinet, singulièrement désincarné et presque parfaitement lisse

(nonobstant quelques «égarements»), qui déroule en toute quiétude le long cours d'un discours tranquille, malgré une vague allusion à son «point de vue sceptique, voire carrément pessimiste» (p. 237). Ce qui manque le plus évidemment aux analyses de Thibaut Dauphin, c'est le versant de l'histoire à la fois contingent, imprévisible et tragique, que Voltaire met expressément en évidence, à travers ses doutes, ses incertitudes et ses révoltes. Qu'on se rappelle simplement ces formules de commentaire du catalogue des «Conspirations contre les peuples, ou proscriptions»: «Ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent, que pour peu qu'on soit enclin à la tristesse, on est fâché d'être né; on est indigné d'être homme» (*Questions sur l'Encyclopédie*, OC, t. 40, p. 227, ou édition Robert Laffont, «Bouquins», p. 615). À côté de l'attention portée aux «discours», peut-être eût-il valu la peine d'évoquer aussi certains «faits», tels que les noms de Calas, de Sirven ou du chevalier de La Barre les illustrent tragiquement et éloquemment (une allusion lapidaire aux deux premiers est faite p. 158, et au second p. 167). Cela aurait évité à Thibaut Dauphin de prendre prétexte du compte rendu de l'interrogatoire du régicide Damiens par Voltaire, pour y déceler le «biais cognitif», consistant à ne prendre en considération que «des questions de religion» (p. 159). Dans *Le Prix de la justice et de l'humanité*, examinant le système judiciaire, le philosophe constate que «la loi est devenue un poignard à deux tranchants, qui égorge également l'innocent et le coupable». Il en vient même à se demander «si la meilleure des législations ne serait pas de n'en point avoir» (OC, t. 80B, p. 52). On dépasse largement les simples «questions de religion».

Il aurait fallu mettre en évidence les apories de la politique, telles que Voltaire les décèle, et qui autorisent à douter qu'il puisse exister pour lui un «bon gouvernement». Les États sont des maux nécessaires, pour juguler les passions des hommes. Mais «en fait de gouvernement», écrit Voltaire dans *Les Singularités de la nature*, «on n'a été souvent conduit que par les passions, les préjugés, et le besoin du moment. Ce sont là les trois causes de la mauvaise administration qui a fait le malheur de tant de peuples» (OC, t. 65B, p. 288). Comment sortir d'une régression à l'infini, si les gouvernants ont à leur tour besoin d'être gouvernés? Dans ces conditions, quel «bon gouvernement»? «Les hommes seront toujours fous; et ceux qui croient les guérir sont les plus fous de la bande», écrit Voltaire à la duchesse de Saxe-Gotha, vers le 30 janvier 1762 (D10300). À bon entendeur... L'œuvre politique de Voltaire est inséparable d'une anthropologie, dont la radicalité tranchante ne laisse guère de doute. «Quiconque a le pouvoir en main voudrait crever les yeux à tous ceux qui lui sont soumis», écrit-il à Damilaville, le 16 octobre 1765. «La rage de la domination est une maladie incurable» (D12938).

Éminent représentant du XVIII^e siècle, salué par André Breton dans son *Anthologie de l'humour noir*, Georg Christoph Lichtenberg est l'inventeur de cet objet parfaitement incongru, et véritablement surréaliste: un couteau sans lame auquel il manque le manche. Chez Voltaire, Thibaut Dauphin a bien mis en évidence le manche. Mais dans son ouvrage la lame fait cruellement défaut.

Alain Sager

François Jacob, *Voltaire après la nuit. Paris, Moscou, Genève, Ferney-Voltaire*, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, coll. «Publications de la Société Voltaire», n^o 5, 2021, 186 p.

S'appuyant sur les meilleures sources, et notamment la correspondance de Theodore Besterman, François Jacob, ancien conservateur de l'Institut et Musée Voltaire situé aux Délices, ancienne maison de Voltaire à Genève, livre ici une «vie» de Voltaire de 1944 (250^e anniversaire) à 1963 (premier congrès international des Lumières) très utile et très détaillée. Au sortir du cataclysme de la guerre, cette période d'interrogations sur l'identité française comme sur l'avenir du monde est faste pour le philosophe, qui est alors au cœur de considérations politiques, patrimoniales et scientifiques de portée internationale. S'il est célébré timidement à Paris, Voltaire est vu en Allemagne de l'Est comme «le

plus génial et le plus brillant agitateur que la terre ait jamais connu» (p. 36), après Marx et Lénine toutefois, et Genève redevient sa résidence, au cœur d'un réseau progressiste et humaniste orienté vers le monde anglo-saxon.

Pendant cette période, la réception de Voltaire n'évolue pas seulement au gré des sensibilités religieuses, politiques et des débats idéologiques, ou des adaptations de ses œuvres, elle s'appuie désormais sur un corpus élargi. À Leningrad, on affine le catalogage de sa bibliothèque, mise à l'abri pendant la guerre, et on prépare une édition des notes marginales que ses livres contiennent. À Genève, l'ambition de Theodore Besterman, fondateur de l'Institut et Musée Voltaire est, dès avant l'inauguration du lieu en 1954, de renouveler la connaissance de Voltaire par la publication de nouveaux textes : les *Notebooks* et une correspondance « complète » d'une ampleur sans précédent, dont certaines parties, plus « sensationnelles », sont publiées séparément (les *Lettres d'amour de Voltaire à sa nièce* en 1957).

Les Délices deviennent aussi le centre international des études sur Voltaire, et au-delà de lui, sur le XVIII^e siècle, comme le montre le titre de la publication périodique qui y débute en 1955, les *Studies on Voltaire and the eighteenth century*. Theodore Besterman réussira même, malgré les obstacles, notamment l'absence des Russes, retenus derrière le Rideau de fer, et de bon nombre de Français, à fédérer les chercheurs lors du premier « Congrès international des Lumières » en juillet 1963 qui se tient au château de Coppet (dans le canton de Vaud voisin), origine des sociétés nationales et de la « Société internationale d'étude du XVIII^e siècle » à venir.

On comprend combien il était indispensable que cette histoire fût écrite, dans le détail et à partir de sources nouvelles : elle a construit le paysage dans lequel évolue toujours la recherche voltairienne.

Ajoutons, pour être complet, que le volume comprend deux chapitres, moins originaux à notre avis, sur un roman biographique anglais de 1957, *Voltaire in love* (son amusante jaquette est reproduite en pleine page), et sur des adaptations de *Candide* à la radio, à l'opéra, au cinéma et à la télévision.

Un des grands intérêts de ce livre, au-delà de son sujet même et de la période considérée, est de montrer à quel point les textes littéraires ne sont pas des données figées, mais le produit d'une élaboration historique déterminée par des circonstances et des acteurs identifiables, et que leur lecture même est orientée par les productions critiques et les débats contemporains. La notion séduisante de « communauté interprétative » (p. 7), présentée dans l'introduction à partir des travaux de Stanley Fish, est une clé de lecture pour l'histoire qui nous est décrite, mais plus généralement pour situer toute lecture et toute démarche d'interprétation.

François Bessire

Contributeurs

Gautier AMBRUS, Sorbonne Université (CELLF 16-21, UMR 8599)

François BESSIRE, professeur émérite, Université de Rouen

Flávio BORDA D'ÁGUA, Institut et Musée Voltaire, Bibliothèque de Genève

Andrew BROWN, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire

Frédéric CALAS, professeur, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Vincent COSSARUTTO, Université de Franche-Comté

Magali FOURGNAUD, maître de conférences, Université de Bordeaux, INSPE (PLURIELLES, U.R. 24142)

Stéphanie FOURNIER, docteur en littérature et civilisation françaises, Sorbonne Université

Anne-Marie GARAGNON, maître de conférences honoraire, Sorbonne Université

Stéphanie GÉHANNE GAVOTY, maître de conférences, Sorbonne Université (CELLF 16-21, UMR 8599)

Linda GIL, maître de conférences, Université Paul-Valéry Montpellier 3 (Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières, UMR 5186)

Olivier GUICHARD, historien, docteur ès lettres

François JACOB, professeur, Université Jean Moulin-Lyon III

Ulla KÖLVING, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire

Nadège LANGBOUR, Université de Rouen (CEREdI)

Édouard LANGILLE, professeur, St Francis Xavier University, Antigonish

Laurent LOTY, chargé de recherche au CNRS (CELLF 16-21, UMR 8599, Sorbonne Université)

André MAGNAN, professeur émérite, Université Paris Nanterre, président d'honneur de la Société Voltaire

Abderhaman MESSAOUDI, Université Paris 8 (EA 1577, « Les mondes allemands : histoire des idées et des représentations »)

Nicolas MOREL, Universität Zürich

Thierry OZWALD, maître de conférences HDR, Université de Limoges

Pascale PELLERIN, Université Lyon 2 (CNRS, IHRIM-5317)

Myriam ROMAN, maître de conférences HDR, Sorbonne Université (CELLF 16-21, UMR 8599)

Alain SAGER, professeur émérite de philosophie, Nogent-sur-Oise

Alain SANDRIER, professeur, Université de Caen Normandie

Table des matières

ÉTUDES

Olivier Guichard, La réception des <i>Lettres philosophiques</i> par les pères de la Compagnie de Jésus	7
Frédéric Calas, Anne-Marie Garagnon, « Des nains sur des épaules de géants » : stylistique de la comparaison dans <i>Micromégas</i>	29
François Bessire, « J'ai passé neuf heures avec M. de Voltaire » : Félicité de Genlis à Ferney en 1775	41
Thierry Ozwald, Mérimée, un héritier de Voltaire	55
Myriam Roman, Le dernier Voltaire de Victor Hugo, 1863-1889	77
François Jacob, Louis Dumur et Voltaire : un rapport ambigu	103

TEXTES

André Magnan, D1-D101. Nouvelles datations, corrections, additions, etc.	113
Andrew Brown, Additions à la correspondance de Voltaire (I)	173

ENQUÊTES

Sur la réception de <i>Candide</i> (XX). Coordonnée par Stéphanie Géhanne Gavoty. Contributions de Magali Fourgnand, Stéphanie Fournier, Stéphanie Géhanne Gavoty, Édouard Langille, Laurent Loty et Abderhaman Messaoudi	179
Voltaire et le Panthéon (IV). Coordonnée par Linda Gil et André Magnan. Contributions de Gauthier Ambrus et Pascale Pellerin	227

ACTUALITÉS

Manuscrits en vente en 2021 (Flávio Borda d'Água, Ulla Kölving, Andrew Brown)	247
Bibliographie voltairienne 2021 (Ulla Kölving)	253
Thèses. Rubrique coordonnée par Nicolas Morel ; contribution de Vincent Cossarutto	261
Comptes rendus. Rubrique coordonnée par Alain Sandrier ; contributions de François Bessire, Stéphanie Géhanne Gavoty, Alain Sager et Alain Sandrier	262
Contributeurs	271

CAHIERS VOLTAIRE

Les *Cahiers Voltaire*, revue annuelle de la Société Voltaire,
sont publiés par le Centre international d'étude du XVIII^e siècle

Rédaction Ulla KÖLVING, Stéphanie GÉHANNE GAVOTY

Comité de lecture François BESSIRE, Béatrice FERRIER, Marc HERSANT,
François JACOB, Jean-Noël PASCAL, Alain SAGER, Alain SANDRIER

SOCIÉTÉ VOLTAIRE

Conseil d'administration

Président François JACOB *Président d'honneur* André MAGNAN

Vice-présidents Andrew BROWN, Jean-Noël PASCAL

Secrétaire Flávio BORDA D'ÁGUA *Secrétaire adjoint* Nicolas MOREL

Membres François BESSIRE, Jean-Daniel CANDAU, David DEGUILLAUME,

Jean-Marc DICHAMP, Béatrice FERRIER, Marie FONTAINE,

Magali FOURGNAUD, Stéphanie GÉHANNE GAVOTY, Linda GIL,

Marc HERSANT, Ulla KÖLVING, Pierre LEUFFLEN, Alain SAGER,

Alain SANDRIER, Gerhardt STENGER, Dominique VARRY

Correspondants

Canada David SMITH, Amica at Bayview, # 312, 15 Barberry Place, North York,
Ontario M2K 1G9, Canada (dwsmith@chass.utoronto.ca)

Grande-Bretagne Richard E. A. WALLER, Department of French, University of Liverpool,
P. O. Box 147, Liverpool L69 3BX, G. B. (reawall@liv.ac.uk)

Italie Lorenzo BIANCHI, Via Santa Croce 3, I-20122 Milano (lorenzobianchi20123@gmail.com)

Suède Sigun DAFGÅRD NORÉN, Pilgarten 19B, S-11223 Stockholm (s.dafgard@globalnet.net)

Tunisie Halima OUANADA, Bloc 58, app. 1002, Village méditerranéen, 2018 Rades, Tunisie
(h_ouanada@yahoo.fr)

Achévé d'imprimer par Corlet Imprimeur, F-14110 Condé-en-Normandie

Numéro d'impression 2209.0196, dépôt légal octobre 2022

Imprimé en France